

Jean-Pierre Devillard



QUAND  
LE JAZZ  
BAND...



A Nathalie, Hélène, Vincent et Benjamin

A Danièle qui m'a supporté pendant plus de  
*50 ans et me supporte encore...*

A tous mes amis et collègues musiciens et aux  
amateurs de cette *musique exceptionnelle...*



## Avant-propos

La passion du jazz c'est la seule histoire d'amour qui dure toute une vie. Avez-vous imaginé dire à une vieille cire de Duke Ellington, de Louis Armstrong ou autres illustres connus : « Je te quitte, j'en ai rencontré une plus jeune » ou « Je ne peux plus supporter ta mère » ou encore, avec la plus exquise mauvaise foi « Tu m'as supporté depuis trop longtemps, il est temps que tu t'épanouisses et que tu refasses ta vie sans moi » ?

Qu'est-ce qui vous console quand vous avez le cafard, qui vous fait rigoler quand vous avez mal aux dents, qui vous fait pleurer d'émotion, qui vous fait bander sans viagra, qui rend les nanas accueillantes, qui vous fait monter au septième ciel sans transpirer, qui vous fait oublier vos emmerdes, qui vous déconstipe, qui vous secoue les tripes, qui vous fait voir la vie en blues ou en rose ?

Trois barils de lessive à celui qui répondra...

J'en vois un dans le fond qui lève le doigt... Mais non, ce n'est pas la politique, ce n'est pas le cassoulet, ce n'est pas le jogging...

Comme je me rends compte qu'on ne va me dire que des inepties, je préfère répondre moi-même : C'est le JAZZ, oh peuple ignorant !

Quatre lettres qui désignent un truc inouï inventé par des bamboulas dans des champs de coton et dans les docks de la Nouvelle-Orleans. Quatre lettres en forme de coup de pied au cul aux blancs qui les faisaient crever pour se remplir de fric et qui leur pompaient l'air avec leur civilisation, leur culture, leur morale, leur histoire.

Mais, bon Dieu, qu'est-ce qu'ils ont dans la peau ces sales nègres à ne pas vouloir profiter de l'acquis culturel de la race blanche, on les a fait venir d'Afrique et, en plus, ils n'ont pas payé le voyage...

Ce n'est tout de même pas pour rien qu'on a inventé la guerre des Gaules, le droit de cuissage féodal, les croisades, la ceinture de chasteté, la sainte inquisition, les guerres de religion, le corset à baleines, les impôts et le marché aux esclaves. Qu'est-ce que c'est que ces ostrogoths mal blanchis qui mangent quand ils ont faim, qui baisent quand ils en ont envie, qui boivent quand ils ont soif sans se soucier de leur foie... Ils n'ont même pas le respect de la mort... Mon cher, vous ne les avez jamais vus rire bêtement aux enterrements et au lieu de prier pour le salut du défunt raconter toutes ses turpitudes... et il avait la plus grosse bite de son quartier par ci... et il tenait ses deux litres de gin par là... et vous voudriez qu'on considère ces êtres comme nos égaux ! De qui se moque-t-on ?

Quatre lettres qui ont bouleversé les conventions musicales, qui ont créé une civilisation. Vous en connaissez beaucoup de musiques à l'origine d'une civilisation ?

Le plus drôle de l'histoire c'est que ces grands benêts d'Américains blancs, pardon, ces grands enfants... ne se sont rendus compte de rien. Un formidable phénomène musical prenait naissance sous leurs yeux ou plutôt sous leurs oreilles et ils l'ignoraient complètement. Trop occupés à marginaliser tout ce qui pouvait venir des « negroes », ils n'avaient pas le temps de porter un quelconque intérêt au Jazz dont, pourtant, ils avaient inventé le nom : « Jash music » autrement dit « musique dégueulasse » qui s'est déformé en « Jazz music »<sup>1</sup>. Quel bel exemple de clairvoyance ! Il s'en est passé du temps avant qu'on baptise du nom de Louis Armstrong, le court central de tennis de Flushing Meadow. Alors que les plus grands musiciens étaient cantonnés dans les bordels de la Nouvelle-Orleans et de Saint Louis et dans les boîtes à gangsters de Chicago, que Scott Joplin crevait de faim et de folie, que les compositeurs noirs se faisaient arnaquer par les requins de Tin Pan Alley, la rue des éditeurs new-yorkais, les Européens et les Français en particulier (cocorico !) découvraient le jazz. Bravo les papies Ravel, Debussy, Auric, Poulenc, Honneger etc. ils ont compris tout de suite, eux.

Sur le vieux continent, nous n'avons peut être pas inventé le Coca-Cola mais c'est tout de même nous qui avons découvert l'Amérique (pardon aux Indiens) et le jazz. Bref, les Ricains ont commencé à s'intéresser au jazz quand les musiciens blancs de chez eux s'en sont inspirés et se sont mis à en jouer. Autrement dit, c'est à

---

<sup>1</sup> Il y a d'autres versions de l'origine du terme « jazz », mais celle-ci me semble la plus crédible. En tout cas, je l'adopte et ceux qui ne sont pas contents...

travers les imitateurs qu'un hommage a été rendu aux modèles. Un petit bonjour, au passage, à Hughes Panassié, malgré son intolérance... le veinard, il peut s'en offrir de chouettes concerts avec Armstrong, King Oliver, Ellington, Basie, Earl Hines, Bessie Smith, Fats Waller et tous leurs potes, je suis même sûr qu'il a fini par se laisser convaincre par Parker, Gillespie, Mulligan et leurs acolytes. Quels bœufs ils doivent se faire.

Coup de chapeau également aux patrons de « boîtes » qui continuent à programmer du jazz, aussi bien en province qu'à Paris. Il est évident qu'ils ne feront pas fortune et qu'ils n'ont aucune chance de se retrouver président du Medef. Grâce à eux, les amateurs ont encore quelques lieux où écouter leur musique favorite. Pour combien de temps encore ?

Les jeunes commencent à redécouvrir le jazz malgré tous les fricards du show biz qui leur ont rempli les oreilles avec leurs décibels déments. « Eh toi le zozo avec ton walk man sur les étiquettes, tu sais d'où ça vient le rock'n roll et le blues ? ». Les pauvres mômes, ils n'ont pas été gâtés. Pendant des années on leur a fait ingurgiter n'importe quoi pourvu qu'il y ait une sono démente et des batteurs qui jouent comme des métronomes. Du rythme ça ? Ecoutez plutôt ce que faisaient Cosy Cole, Gene Krupa (et lui, en plus, c'était un blanc) ou Kenny Clark, avec dix fois moins de matériel.

Oui mais le jazz, ça ne rapporte pas assez d'argent. On ne peut pas lancer des vedettes bidons, les programmeurs de télé ou radio ne peuvent pas se faire de « petits extras » auprès des maisons de disques, il n'y a pas de hit parade trafiqué pour

arrondir les fins de mois des « journalistes » spécialisés, les producteurs n'ont pas la possibilité de presser comme des citrons des « stars » éphémères avant de les balancer comme de vieux kleenex usagés. Et surtout, pas de triche avec le jazz, on a du talent ou on n'en a pas !

Eh oui mes minettes et mes minets on vous prend vos sous et en plus on vous prend pour des billes. Mais il y a de l'espoir quand vous dites que Ray Charles, ce n'est pas dégueulasse et que vous devenez des fans de zigotos dans le genre de Dany Brillant, San Severino, Thomas Dutronc, Jonasz, Higelin, le regretté Nougaro, Guy Marchand quand il est en forme et consorts. Pour peu qu'on vous fasse entendre du bon jazz et vous franchirez le pas. Bien sûr, cela mettra au chômage quelques tocards du show biz mais en compensation cela fera vivre décemment de bons musiciens et ça récompensera des boîtes de disques qui ont continué à se mouiller pour qu'on puisse prendre son pied avec des remixages de vieux 78 tours et des enregistrements de nouvelles formations.

Mettez-vous dans la tête, vous les violeurs de tympan, vous n'arriverez pas à faire crever le jazz. C'est plus que de la musique, c'est un état d'esprit, ça restera jeune pendant que vous prendrez des rides et que vous perdrez vos neurones. Quand plus personne ne se souviendra du rap et du hard rock, il y aura encore beaucoup de monde à flipper sur un vieil enregistrement des Hot Five, d'Ellington ou du Bird.

Quant à vous les intellos de gauche ou de droite, tant il est vrai que la stupidité n'a pas de couleur politique, arrêtez de nous pomper l'air avec votre didactisme de pacotille et de baptiser « jazz » n'importe quoi, pourvu que ce soit incompréhensible

au commun des mortels. Que pouvez-vous comprendre, avec votre crâne d'œuf, à la blue note qui brusquement vous donne la chair de poule, à l'intro inouïe de West End Blues du père Armstrong, à la gorge qui se serre en entendant pour la milliè<sup>m</sup>e fois Billie Holyday ou Mahalia Jackson, aux pieds qui bougent tout seuls quand cinq à six rigolos de musiciens se mettent à swinguer comme des bêtes. De deux choses l'une, ou vous n'aimez pas ça et, dans ce cas, occupez-vous d'autre chose au lieu de nous bassiner avec vos explications oiseuses, ou, si vous aimez, gardez dans vos poches vos stylos constipés et laissez-vous aller avec les copains.

J'ai lu il y a quelques années, dans une revue musicale dont par pure charité chrétienne, je ne dirai pas qu'il s'agit du « Monde de la Musique », une critique de disque censée expliquer le blues qui valait son pesant de cacahouètes. En dehors du fait que, techniquement, c'était un tissu d'âneries, il apparaissait que l'auteur n'avait strictement rien compris. Sans doute que dans ce type de revue on doit recruter les plus débiles pour la rubrique du jazz. Je suis injuste car ils ont tout de même sorti quelques bons articles sur le sujet.

Malgré tout cela, le jazz n'est pas mort car, comme Totor, il bande encore et il a du mérite car tout est fait pour l'enterrer. C'est peut-être son authenticité qui effraie dans notre civilisation où le faux semblant est roi. Vous pouvez exercer une profession qui vous emmerde, vous pouvez faire de la politique alors que vous auriez aimé être chasseur de fauves en Afrique, vous pouvez vous nourrir de steaks de soja alors que vous rêvez d'une bonne blanquette à l'ancienne, vous pouvez passer vos vacances à Ibiza parce que c'est la

mode, alors qu'un coin de rivière et une canne à pêche dans un bled perdu du Berry ferait votre bonheur, vous pouvez affirmer à votre patron qu'il est un gestionnaire exceptionnel, alors que de notoriété publique, c'est un abruti doublé d'un salaud, vous pouvez dire à un flic « vous avez raison, monsieur l'agent » alors que vous pensez « si t'avais pas un uniforme, t'aurais déjà pris ma main sur la figure ». Oui, tout ça vous pouvez le faire et vous ne vous en privez pas, mais vous ne serez jamais un musicien de jazz si vous n'aimez pas ça.

Sans beaucoup de sensibilité et de goût, vous pouvez avec, bien entendu, beaucoup de travail, de la technique et de la virtuosité devenir un musicien classique acceptable, un peintre qui se vend bien ou un écrivain à Goncourt. Si vous n'avez pas la moelle et la passion, vous laisserez de marbre les amateurs de jazz. Aucune triple croche n'y changera rien, on joue d'abord avec ses tripes et les doigts suivent.

C'est pour toutes ces raisons que le musicien de jazz est un être à part. Si on devait en dresser un portrait robot, on citerait des caractéristiques tout à fait particulières. Une étude fort instructive, ma foi, de l'éminent Professeur Hector Duglambier, membre de l'académie des Déboiseurs de calbonde et maître assistant à l'université des farfouilleurs de zigounettes, nous décrit cette sous-classe des homosapiens. Je me contenterai de citer, in extenso, et néanmoins ci-après des extraits du mémoire publié aux éditions des Grenouilles de bénitiers et des Punaises de sacristie réunies. (En vente dans toutes les bonnes pharmacies et autres sex-shops).

« On retrouve l'origine de l'homo jazus blancus erectus (ça oui !) vers 1920 en Europe. Il semblerait

que cette race ait été amenée par une certaine revue nègre d'origine américaine au cours d'une tournée dans cette partie du monde. Ils se réunissent, de préférence la nuit, dans des endroits clos et enfumés et suivant un rituel immuable dont le signal de départ est : un, deux, un deux trois quatre, ils se livrent à des gesticulations dont le symbolisme ne peut être percé que par les initiés, tout en tirant de leurs instruments des sons bizarres. Leur spécificité morphologique ne les distingue pas particulièrement des autres hominidés. On peut juste relever un manque de rigueur assez fréquent dans leur tenue vestimentaire et remarquer un développement plus important des muscles zygomatiques, conséquence probable des périodes fréquentes consacrées à la rigolade. En ce qui concerne leur alimentation, on peut constater une certaine tendance à rechercher, de préférence, la bonne bouffe (recherche pas toujours aboutie quand on voit la qualité des repas qui leur sont servis dans certains lieux où ils se produisent, nous ne citerons pas de noms... enfin si vous insistez... toutes réflexions faites : non, les intéressés se reconnaîtront) et les boissons fortement alcoolisées. Sur le plan culturel lorsqu'ils sont en groupe, on peut noter dans leur langage une prépondérance de noms à consonance anglo-saxonne et l'utilisation d'une terminologie spécifique où reviennent fréquemment des expressions telles que : chorus, bœuf, riff, intro, middle part, verse, blues en si b, swing, pain etc... Leur structure sociale est tout à fait étonnante. En effet, bien qu'il semble qu'une hiérarchie soit établie et qu'un chef de clan soit désigné, celui-ci n'a qu'une autorité toute relative puisqu'il est fréquent, lorsqu'il donne des instructions, que personne ne l'écoute. Il

paraît cependant admis que ce soit lui qui prononce la formule rituelle : un, deux, un deux trois quatre.

Dans son comportement social, l'homme blancus erectus (ah ben oui, alors !) marque une propension affirmée pour les histoires de cul et les plaisanteries d'un goût douteux.

Fin de citation, suivent mille deux cent douze pages passionnantes que je vous engage vivement à lire.

Ayant suffisamment avant proposé, passons aux aventures d'une bande de joyeux drilles qui sont tombés dans le jazz quand ils étaient petits.



## Chapitre I

Lorsqu'à trois heures du matin une épouse est réveillée par son mari qui vient de rentrer d'une soirée passée avec des copains et qu'elle trouve ça normal. Lorsque de surcroît il lui annonce qu'il renonce à sa profession d'architecte pour se consacrer à la musique, et ça à quarante sept ans, et qu'elle lui répond « d'accord ». Si, de plus, ledit mari lui confie qu'il a amené ses copains et que d'avoir écouté de la musique toute la soirée cela leur a donné comme une petite faim et qu'elle se lève en demandant : « Est-ce qu'un plat de spaghettis avec des steaks, ça pourrait aller ? ». Eh bien cette femme-là est digne de rentrer dans le sanctuaire des compagnes de musiciens de jazz. Qui pourra jamais rendre hommage, comme elles le méritent, à ces admirables créatures anges de douceur et de patience ! Les calendriers sont remplis de saintes de tout poil qui n'ont pas le dixième des qualités nécessaires à la femme d'un jazzman. Que de béatifications et de canonisations perdues !

Charlotte était une de ces saintes femmes et lorsque Jean lui avait dit : « J'en ai marre de construire des maisons et des immeubles à la con, pour des bourgeois

à la con, je veux être Earl Hines ou rien », vue l'heure avancée de la nuit à laquelle cette péremptoire déclaration avait été faite et l'état d'exaltation de son époux, état auquel quelques verres de scotch n'étaient sans doute pas étrangers, Charlotte avait décidé de remettre à un peu plus tard des questions sur des considérations insignifiantes telles : « De quoi allons-nous vivre. Pourrons-nous continuer à entretenir notre propriété du Vésinet ? Une vocation tardive à quarante sept ans, est-ce vraiment raisonnable ? Pourrons-nous assumer les frais d'études des enfants ? etc... ».

Après cette nuit historique, lorsque Jean et Charlotte se retrouvèrent ce dimanche matin à onze heures devant le petit déjeuner, cette dernière questionna avec un secret espoir :

– Tu ne parlais pas sérieusement cette nuit ?

– Mais si, je laisse tomber l'architecture et je me lance dans la musique. J'aurais du faire ça depuis longtemps mais il n'est jamais trop tard.

– Je ne voudrais pas contrarier ta vocation, mais as-tu réfléchi aux aspects matériels de cette décision, s'enquit Charlotte ?

Bien sûr qu'il y avait pensé. Les concerts qu'il ferait avec son groupe, lui rapporteraient des cachets et même si ses revenus diminuaient, ils avaient des économies qui compenseraient la différence en attendant la notoriété et en plus il paierait moins d'impôts.

Charlotte objecta timidement.

– Tu ne penses pas que... enfin je ne veux pas dire que tu sois trop vieux... mais se lancer à ton âge il me semble que c'est un peu risqué...

– Et alors Claude Luter, Humair, Bolling ne sont pas des gamins et Grappelli a continué à jouer jusqu'à plus de quatre vingt ans.

Charlotte ne voulut pas relever qu'ils avaient, sans doute, commencé leur carrière un peu plus tôt... Il semblait que la décision de Jean était irrémédiable. Elle allait entamer une négociation afin que la rupture avec ses associés du cabinet d'architecture ne soit que provisoire et qu'il continue à participer, même à temps partiel, une semi année sabbatique en quelque sorte. Il se laissa convaincre en précisant : « ... mais attention, dès que ça marche bien, je ne fais plus que ça ».

Il entrait déjà dans la glorieuse carrière des musiciens de jazz français et Charlotte, du même coup, décrochait l'auréole et la sanctification officielle... Elle avait rencontré Jean à l'école des Beaux Arts quelque quinze ans auparavant, ils n'étaient pas dans la même classe mais ils avaient lié connaissance au cours d'une soirée où son futur époux se produisait avec un groupe d'élèves de l'école (déjà le jazz !). Il avait commencé à faire de la musique à l'âge de neuf ans avec un professeur adepte de méthodes nouvelles et qui privilégiait le plaisir de jouer avant l'apprentissage rigoureux de la technique sans pour autant négliger cette dernière. Comme le père de Jean était un amateur éclairé de jazz et que le gamin entendait plus fréquemment des disques d'Armstrong, de Fats Waller, Earl Hines et consorts que des symphonies de Beethoven, il avait souhaité jouer de cette musique, son professeur lui avait déniché des partitions simples pour travailler et ce travail devint vite un plaisir. Après un an, il attaquait les ragtimes de Scott Joplin, un peu simplifiés car la grandeur des mains d'un gamin de

dix ans n'est pas tout à fait compatible avec les accords originaux du génial compositeur, et il arrivait à jouer *The Entertainer* d'une façon plus que correcte. Entre deux exercices, il s'essayait à imiter Errol Garner avec un certain succès. Parallèlement il travaillait aussi le classique. Vers quinze ans, alors que s'annonçait une future carrière prometteuse de musicien professionnel, il était tombé éperdument amoureux d'une gamine de son âge et avait arrêté les cours de musique qui l'empêchaient de se consacrer à son exclusive et envahissante passion. Six mois après, l'aventure était finie mais il n'avait eu ni l'envie, ni le courage de reprendre des cours. Il continuait à jouer mais tout seul. Lorsqu'il avait intégré les Beaux Arts, il s'était retrouvé avec des amateurs de jazz et avait pris l'initiative de constituer un quintette dont il était le leader et qui faisait les beaux soirs des fêtes estudiantines, c'était au cours d'une de ces soirées qu'il avait fait la connaissance de Charlotte.

A ce propos, il est curieux de constater que certaines professions sont de véritables pépinières pour les musiciens amateurs de jazz, celle d'architecte en particulier. Peut-être est-ce le côté créatif des deux activités qui favorise cette prédilection.

Pour en revenir à Charlotte, tout comme Jean, elle était la fille d'un amateur éclairé et pratiquement les mêmes disques avaient bercé son enfance. Elle avait été séduite, d'abord par le pianiste, ensuite par l'homme avec qui elle avait discuté de musique après la soirée, il avait été surpris et charmé par son érudition en matière de musique de jazz. Cette heureuse entrée en matière ne pouvait pas en rester là. Dès le lendemain Jean l'avait emmenée à Pleyel pour

le concert du Jazz at the Philharmonic de Norman Granz où se produisaient, entre autres, Ella Fitzgerald, Count Basie, Joe Pass et Oscar Peterson. Ils avaient prolongé la soirée jusqu'à tard dans la nuit et avaient décidé de ne plus se quitter. Lorsque Jean avait terminé ses études, Charlotte avait arrêté les siennes. Après le service militaire, il avait intégré un gros cabinet d'architectes. La situation étant stabilisée, la matérielle assurée, ils s'étaient tout naturellement mariés. Son beau-père était fou de joie d'avoir un gendre pianiste de jazz et il l'embarquait souvent dans d'interminables discussions sur cette musique qui les passionnait tous deux.

Après trois ans passés dans le cabinet et séduit par son talent, son patron avait décidé d'en faire un de ses associés. De son côté, Charlotte, dès leur mariage, s'était lancée dans la décoration d'intérieur et cela marchait d'ailleurs fort bien. Ils avaient acheté une maison au Vésinet qu'ils avaient restaurée et avaient également pris le temps de fabriquer deux enfants qui allaient vers leurs treize et quinze ans. En résumé, une vie bien rangée, qui allait bientôt se trouver bouleversée par la décision de Jean.

Jean-Pierre frisait allègrement la cinquantaine. D'un milieu d'origine de petite bourgeoisie, il avait été poussé par ses parents à faire HEC qui leur semblait la meilleure formation pour s'élever socialement. N'ayant pas de vocation particulière pour quoi que ce soit et s'étant fixé comme objectif de ne jamais forcer son tempérament, il se situait toujours à la limite tout en réussissant ses passages en classe supérieure et ses examens, de justesse il est vrai, mais avec une régularité de métronome car c'était vraiment trop embêtant de redoubler. Depuis

son plus jeune âge il avait fait preuve, avec une constance admirable, du plus parfait dilettantisme. Aussi, HEC ou autre chose ? Il avait réussi sa « prépa » car lorsqu'il fallait faire un effort, il en était tout à fait capable et c'est essentiellement pour faire plaisir à ses parents et non par vocation qu'il avait intégré la prestigieuse école. Il avait été un élève moyen à l'opposé des jeunes loups aux dents longues qui l'entouraient car l'ambition n'était pas sa qualité dominante. A la fin de ses études et après son service militaire, il avait été engagé par la société Beauvoir-Montallet, un des premiers groupes industriels français dont les activités allaient de la couche culotte à la fabrication de moteurs d'avions en passant par la presse et l'agroalimentaire. Son embauche n'était sans doute pas étrangère à la cour pressante qu'il avait faite à la DRH chargée du recrutement et qui avait succombé à ses charmes. Au cour d'une soirée, où il avait été convié par le Président Directeur Général, il avait fait la connaissance d'une jolie fille un peu snobe et coincée et comme il aimait les défis, il s'était promis de l'avoir dans son lit dans les quarante huit heures. La demoiselle avait refusé de lui donner son nom et ils s'étaient quittés avec pour seule information un prénom, Marie-Béatrice et un numéro de téléphone. Le lendemain, il fut agréablement surpris de recevoir un appel de la jeune fille qui lui proposait de l'accompagner à un vernissage dans la soirée. Après le cocktail et un dîner au Pré Catelan l'affaire fut conclue dans la soirée et malgré cela, elle préféra conserver son anonymat, en lui disant qu'elle se dévoilerait le lendemain. Aux environs de dix heures du matin la secrétaire de Jean-Pierre l'informa que Beauvoir Montallet l'attendait immédiatement